+Etiologie. 1808.

DISSERTATION

SUR LES AVANTAGES

QUE PEUT PROCURER AU MÉDECIN, L'ÉTUDE APPROFONDIE DE LA SAISON ET DE LA CONSTITUTION ÉPIDÉMIQUE STATIONNAIRE OU RÉGNANTE.

THÈSE INAUGURALE,

Présentée et soutenue publiquement à l'École spéciale de Médecine de Montpellier, le Février 1808;

Par CHARLES-LOUIS *SIZAIRE*, *chef de clinique interne, chef de clinique de perfectionnement pour les maladies chroniques; membre de l'Athénée médical de Montpellier; membre correspondant de la Société de Médecine, Chirurgie et Pharmacie de Toulouse, et des Sociétés de Médecine de Marseille et du Gard;*

POUR OBTENIR LE TITRE DE DOCTEUR EN MÉDECINE.

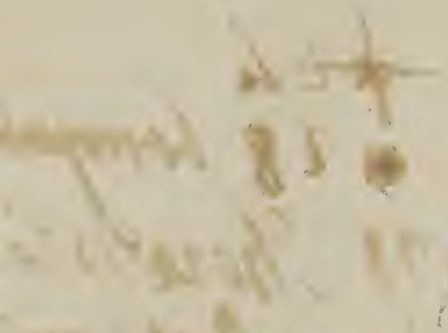
Cognitio morbi epidemici, est dux et acus nautica, in assequendis innumeris aliis affectionibus corregnantibus.

STOLL, rat. med. tom. III, pag. 25.

A MONTPELLIER,

Chez COUCOURDAN, Imprimeur de l'École de Médecine et de celle de Pharmacie, au haut de la Blanquerie, maison de M. Faradesche, N.° 282. = An 1808.

16



A M.te SALVY, veuve SIZAIRE.

O la plus tendre, la plus chérie des mères! . . . acceptez la première place dans cet écrit, comme vous l'occupez dans mon cœur : et qui plus que vous, mérite les prémices de ma plume? vous, à qui je suis redevable des bienfaits de la vie; vous, qui n'avez épargné ni les bontés, ni les sacrifices, ni les soins de la tendresse maternelle, pour assurer le bonheur de votre fils, pour l'aider à terminer sa carrière scolastique! Puisse cet hommage public, de respect, d'amour et de reconnaissance, vous procurer autant de plaisir, que j'en éprouve en vous l'offrant; puisse-t-il vous assurer, que je ne serai occupé désormais, qu'à vous aimer, vous le prouver, et à secourir l'humanité souffrante!

A mon oncle Henri SIZAIRE,

Ancien Professeur de physique et de chimie à l'École centrale de l'Aude.

O vous! en qui j'ai trouvé un père, un ami, un conseil et un guide! . . . vous, qui fîtes vos efforts pour développer les facultés de mon esprit, former mon caractère, nourrir et fortifier mon cœur, dans la pratique des vertus; vous qui dirigeâtes mon éducation, avec les soins et la tendresse paternelle, le zèle et les talens d'un savant professeur; agréez avec bienveillance l'hommage de mon premier essai : il est à vous, veuillez le recevoir! Je croirai mes efforts couronnés de succès, si mon protecteur, si mon ami daigne y sourire; je serai heureux, si l'expression des sentimens d'estime, d'amitié et de reconnaissance, l'engagent à être ce qu'il fut toujours à mon égard, le meilleur des pères, le plus cher, le plus précieux des amis!

C. L. SIZAIRE.

A MON BEAU-FRÈRE

L. A. BOISTARD,

Docteur en médecine de Montpellier ; ancien Chirurgien en chef de marine, et Médecin des armées de terre.

Il est enfin arrivé, ce jour solennel, où je puis vous exprimer publiquement toute l'étendue de ma reconnaissance! Qu'il est doux pour mon cœur, de placer votre nom â la tête de cet opuscule! Vos talens, la manière dont vous pratiquez votre profession honorable et pénible, ont commandé mon estime : l'amitié dont vous voulez bien m'honorer, a fait connaître à mon cœur, le plus délicieux de tous les sentimens, celui de chérir son ami. Agréez l'offrande de ce faible travail, non que je pense m'acquitter entièrement envers vous, mais pour vous prouver du moins, que je sais apprécier les bienfaits ; pour vous prier de m'honorer encore de votre amitié, de vos leçons, de vos conseils ; pour surmonter les difficultés qui se présentent sans cesse dans la carrière que je vais parcourir.

C. L. SIZAIRE.

AU PHYSIOLOGISTE INGÉNIEUX ET PROFOND,
AU MÉDECIN INSTRUIT ET HEUREUX,
AU PHILANTROPE
QUI SAIT ÉGALEMENT PROTÉGER ET INSTRUIRE,

A MONSIEUR DUMAS,

De l'Institut national de France; Directeur de l'École de Médecine de Montpellier; Professeur d'Anatomie, de Physiologie et de Clinique de perfectionnement pour les maladies chroniques; membre de plusieurs Sociétés de Médecine, de Sociétés savantes nationales et étrangères.

MONSIEUR,

En me permettant de décorer de votre nom, l'opuscule que je présente à l'École célèbre, dont vous êtes le Directeur, vous encouragez les premiers pas que je fais dans une carrière que vous parcourez avec tant de gloire; vous me procurez la satisfaction de rappeller votre zèle à remplir la tâche honorable dont vous êtes chargé; vous permettez à un de vos disciples, de se glorifier d'avoir pu mériter votre estime; de vous témoigner sa reconnaissance, pour les conseils et l'attachement dont vous voulez bien l'honorer; vous lui offrez l'occasion d'avouer publiquement, que si quelques légers succès viennent couronner sa carrière académique, il n'oubliera jamais qu'il en est redevable aux bontés, à la bienveillance, aux conseils et aux talens du premier Physiologiste du siècle.

C. L. SIZAIRE.

A MONSIEUR

VICTOR BROUSSONET,

PROFESSEUR DE CLINIQUE INTERNE, etc. etc.

Trop heureux, si l'hommage public que je me plais à rendre au zéle et au talent de ce Professeur estimable, si l'expression sincère des sentimens de respect et de reconnaissance, pouvaient m'acquitter de tout ce que je dois à celui qui, par ses savantes leçons, a dirigé mes pas dans la carrière de la clinique!

C. L. SIZAIRE.

DISSERTATION

SUR LES AVANTAGES

QUE PEUT PROCURER AU MÉDECIN, L'ÉTUDE APPROFONDIE DE LA SAISON ET DE LA CONSTITUTION ÉPIDÉMIQUE STATIONNAIRE OU RÉGNANTE.

La plus belle, la plus sublime des sciences, le premier et sans contredit le plus utile de tous les arts, la *médecine*, tire son origine de l'observation ; le raisonnement en fit une science exacte, l'expérience la perfectionna. Un génie vaste et sublime, le premier des sages, le plus grand des médecins, *Hippocrate*, coordonna en principes, réduisit en système, un amas d'observations répandu confusément, sans ordre et sans méthode. Quelques rayons de lumière, animés par le feu de son génie, devinrent le flambeau

brillant qui devait éclairer la postérité. Observateur profond et ingénieux, ministre de la nature, interprète de ses lois, *Hippocrate* mit tous ses soins à les observer, son génie, ses vastes connaissances, à décrire celles que la nature lui avait dévoilé. Ce divin vieillard traça la véritable méthode que l'on devait suivre pour le perfectionnement de la médecine, dont il fut nommé l'inventeur et le père. C'est lui qui recommanda l'étude des constitutions des saisons; c'est ce génie supérieur, qui produisit les *épidémiques*, ce livre immortel, qui sera toujours le plus parfait modèle que pourront se proposer, ceux qui veulent donner l'histoire des maladies épidémiques, et marcher sur les traces de ce prince des médecins. Cet ouvrage inappréciable, a pour but principal, de démontrer les rapporrs qui existent entre les saisons et les maladies. Intimement convaincu de l'influence des phénomènes météorologiques, sur l'économie animale, *Hippocrate* donne d'abord l'histoire des phénomènes de l'atmosphère. Ce grand médecin n'avait pas, sur l'influence des astres, les mêmes idées que les astrologues : il ne recommande d'observer leur lever et leur coucher, que parce qu'ils exercent une certaine influence sur les maladies, et que chez les anciens, ils servaient à marquer la division des saisons. Le père de la médecine ne se borne point à rechercher la cause des maladies, dans les qualités physiques de la saison actuelle ; il rapporte quelquefois la température des saisons antérieures à la constitution dont il fait le tableau, parce que l'observation lui avait appris, qu'il y a des saisons dont l'influence s'étend

sur toute l'année. L'automne est la première saison, dont il décrit la constitution météorologique, soit parce que les Grecs commençaient l'année au mois de septembre, soit parce que l'automne a une influence plus marquée sur les maladies que les autres saisons. *Hippocrate* examine les effets de l'air, selon qu'il est froid ou chaud, sec ou humide; il observe les différentes saisons de l'année; les solstices et les équinoxes; le lever et le coucher des astres: leur influence sur le corps humain : il considère les saisons, relativement à la santé; il donne une liste des maladies qui dominent dans chacune d'elles. Outre les quatre constitutions nosologiques, répondant aux quatre constitutions de l'année, le père de la médecine reconnaît encore dans les maladies, un caractère semestral. Après avoir donné la description des phénomènes météorologiques, *Hippocrate* passe à l'histoire des maladies qui ont régné dans chaque saison : il détermine leur nature, leurs causes, leur diagnostic, leur traitement, il établit leurs caractères principaux, leur dépendance réciproque, des qualités de l'atmosphère.

Telle était la méthode simple et facile, que suivait *Hippocrate*. Par une fatalité, qui trouve sa source dans l'erreur qui s'insinue si facilement dans l'esprit de l'homme, dans la vanité ridicule d'avoir la réputation de génies inventifs, au lieu de s'appliquer à décrire les maladies, comme l'avait fait le vieillard de Cos, on se livra aux spéculations philosophiques, à l'esprit de système; et depuis le père de la médecine, on ne trouve que de loin en loin, quelques auteurs qui aient

suivi sa doctrine, et marché sur les traces de ce prince des médecins.

Les philosophes grecs, qui succédèrent à *Hippocrate*, s'adonnèrent peu à décrire les maladies, comme l'avait fait le vieillard de Cos : presque tous se livrèrent à des sciences favorites, à l'invention des hypothèses, des systèmes, qui s'éclipsaient tour-à-tour. *Démocrite* s'adonna spécialement à la philosophie. *Platon* défigura l'étude des sciences, par toutes les subtilités et les chimères de la métaphysique : *Aristote*, par une dialectique captieuse, par des sophismes et un jargon scolastique. Ce n'est point dans les ouvrages des empiriques et des dogmatiques, qui succédèrent à ces philosophes, que l'on doit étudier l'influence que les saisons exercent sur les maladies en général; puisque les partisans outrés de ces deux sectes, eurent plus à cœur les intérêts de leurs partis respectifs, que ceux de la vérité. Parmi les philosophes et les médecins grecs : *Hippocrate*, est peut-être le seul, qui ait fait sentir l'utilité de l'étude des saisons.

Si nous passons maintenant à l'ancienne Rome, nous ne devons pas craindre d'avancer, que presque tous les médecins de cette maîtresse de l'univers, portèrent peu d'attention à l'étude dont nous avons entrepris de faire sentir les avantages. On ne trouve rien de satisfaisant à cet égard, dans les œuvres d'*Asclépiade*, qui fit cependant quelques innovations, dans la théorie et la pratique de la medecine. C'est en vain que l'on cherchetait des traces de cette méthode de rapporter les maladies à l'influence de l'atmosphère, dans les ouvrages de *Themison* et de ses sectateurs, qui

crurent avoir trouvé une méthode courte et facile, pour guérir les maladies, et qui les rapportèrent toutes au laxum, au strictum et au genre mixte. *Aretée*, de Cappadoce, mit dans un meilleur ordre la doctrine d'*Hippocrate* et de ses successeurs : il décrit et distingue très-bien les maladies les unes des autres ; mais il néglige de faire sentir l'influence que les saisons exercent sur elles. *Celse*, le Cicéron de la médecine, donne la description des maladies, avec autant d'élégance que de concision : d'après la méthode d'*Hippocrate*, il observe les effects salutaires et morbifiques des saisons, de la chaleur, du vent, du froid, des pluies, les maladies auxquelles ces diverses constitutions donnent naissance. *Galien*, qui, dans plusieurs parties de ses ouvrages, a si bien rempli les lacunes que l'on trouve dans *Hippocrate*, s'écarte de la vraie route qu'avait tracée le père de la médecine, pour la description des maladies épidémiques. Ses écrits, souvent verbeux et prolixes, quoiqu'ils aient contribué au perfectionnement de quelques parties de la médecine, n'ont exercé aucune influence sur celle qui nous occupe.

La médecine, de même que les autres sciences, fut précipitée sous les ruines de l'empire romain, et ne fut cultivée que chez les Arabes. Leurs auteurs les plus connus, tels que *Razes*, *Avicenne*, *Averrhoes*, recueillirent le fruit des observations météorologiques des Babyloniens, des Egyptiens et des Grecs, sans les étendre, les perfectionner.

Dans l'intervalle du onzième jusqu'au quinzième siècle, la médecine commença à revivre, mais par des progrès

très-peu sensibles. Ce ne fut guère qu'au seizième siècle, que l'esprit humain revint de sa profonde léthargie. C'est alors que parut l'*Hippocrate* français, *Baillou*, l'un des plus grands imitateurs des ouvrages immortels du père de la médecine. Ce praticien illustre fit tous ses efforts pour faire revivre la doctrine du prince des médecins : le premier, depuis *Hippocrate*, il donna l'histoire des maladies qui régnèrent à Paris en 1571 ; il décrivit les constitutions médicales : secondé des *Houlier*, des *Fernel*, des *Duret*, il imprima une nouvelle face à la médecine, il introduisit, dans l'étude de cette science, cet esprit d'observation, qui avait été presque abandonné depuis *Hippocrate*.

Après *Baillou*, on se livra de nouveau aux hypothèses, aux systèmes ; l'alchimie, ou l'art de changer les métaux en or, la recherche d'une panacée universelle, qui devait triompher de toutes les affections morbifiques, et prolonger la vie, bien au-delà de ses termes ordinaires, occupèrent tous les esprits.

Mais pour dissiper les théories, les systèmes, fruit d'une imagination déréglée, la nature produisit un de ces hommes dont elle est avare, *Sydenham*, qui, par son génie observateur, son ingénieuse naïveté, devait amener tous les esprits à la véritable contemplation de la nature, qui, aussi éloigné de la curiosité des chimistes, que de la vaine présomprion des galénistes, ne reconnut pour maître, que la nature, pour guide, que l'observation et l'expérience. De tous les médecins modernes, c'est *Sydenham* qui a suivi le plus exactement la méthode d'*Hippocrate*, pour la

description des maladies épidémiques ; c'est celui qui s'est le plus rapproché du vieillard de Cos, par la manière brillante dont il a parcouru la carrière tracée par *Hippocrate*. *Sydenham* décrit les constitutions dominantes de chaque année ; il fait observer l'influence que les saisons et les qualités de l'atmosphère exercent sur les maladies : on reconnaît la démonstration des préceptes du père de la médecine, sur l'influence des saisons : analogie frappante, et qui est présentée en action, d'une manière vive et animée. Une des erreurs de *Sydenham*, fut, peut-être, d'avoir avancé et soutenu, que les constitutions épidémiques variaient essentiellement chaque année, et qu'il était impossible de suivre les procédés multipliés que la nature emploie dans la génération des maladies stationnaires ; tandis que, comme l'observation l'avait démontré à *Hippocrate*, il existe une simplicité, un ordre général, dans les constitutions annuelles et stationnaires : qu'à l'exemple du père de la médecine, on pourrait les réduire à quatre principales ; que les maladies épidémiques sont moins différentes quant à leur nature, que par rapport à une infinité de causes extérieures, qui peuvent les modifier, les compliquer de diverses manières.

La méthode d'étudier les saisons avait été abandonnée, depuis *Sydenham* jusqu'à *Stoll*, qui a développé dans ses ouvrages immortels, combien il était nécessaire au médecin, de bien observer la constitution de la saison et de l'épidémie régnante.

Les ouvrages d'*Huxham* (*de aëre et morbis epidemicis*),

et de *Raymond*, de Marseille, ont jeté quelque nouveau jour sur la partie de la médecine dont nous nous occupons : on en peut dire autant des écrits de quelques autres médecins, qui, dans les descriptions qu'ils ont donné, de différentes maladies épidémiques, ont tâché d'en techercher la cause dans les phénomènes de l'atmosphère, et qui ont fait sentir, combien la maladie épidémique régnante influençait les autres maladies sporadiques.

Les progrès des sciences physiques devenaient, pour les modernes, une source féconde, qui semblait devoir faire déterminer, d'une manière précise, l'influence des saisons, sur les maladies. La découverte d'une foule d'instrumens, propres à mesurer la gravité de l'air, sa température, la direction des vents, la connaissance des principes constituans de l'air, la juste appréciation des différens gaz qui peuvent vicier l'atmosphère, en un mot, l'application des sciences physiques et chimiques à la médecine, paraissait devoir éclairer la doctrine des constitutions épidémiques; donner à cette partie de la médecine, une marche plus assurée; mais, peut-être, a-t-on abusé des secours que les sciences physiques peuvent procurer à la médecine? peut-être s'est-on trop éloigné de la veritable route qu'avait tracé *Hippocrate*? C'est par les sens, c'est par l'action que l'air extérieur exerce sur le corps humain, en santé, ou en maladie, que le père de la médecine appréciait les phénomènes de l'atmosphère. Avant d'observer minutieusement les variations de l'air, au moyen des baromètres, des thermomètres, des hygromètres, des aréomètres, et

avant de vouloir présager, de vouloir deviner quelles seront les influences que les phénomènes de l'atmosphère exerceront sur les maladies, ne vaudrait-il pas mieux observer attentivement les affections de l'homme, étudier leur nature, déterminer leurs phénomènes, leurs causes, leur traitement, tenir un compte exact de leur nombre, de leur différence, de leur durée, de leurs temps, de leurs périodes, de leur terminaison, pour en venir ensuite aux phénomènes météorologiques, et voir quel rapport existe entre les maladies régnantes, et les phénomènes de l'atmosphère? Par cette méthode, l'esprit serait exempt de toute prévention; les idées favorites, les hypothèses, les systèmes seraient détruits; l'observation, l'expérience, seraient les seuls guides : on remonterait des effets aux causes, du connu à l'inconnu; on serait guidé, ce me semble, par la vraie, l'unique route qu'il convient de suivre, pour parvenir à la connaissance de la vérité.

Ce n'est point pour ces empiriques, ces médicastres, indignes de porter le titre de médecin, d'être admis dans le temple sacré d'*Esculape*, que l'étude des saisons et de la maladie épidémique régnante, peut être de quelque utilité. Sans théorie solide, ils s'abandonnent aux hypothèses, aux prestiges de leur imagination : entraînés par un aveugle empirisme, ils accablent les malades de leurs formules, ils confondent toutes les maladies, emploient la même méthode de traitement, sans aucun égard aux causes; quelle que soit la saison, ou la constitution épidémique régnante, soit que la chaleur de l'été brûle le corps, que le vent du midi

l'énerve, que le vent du nord lui communique sa sécheresse et sa rigidité, soit qu'il règne une constitution bilieuse, inflammatoire, etc.... L'étude des saisons et de la constitution épidémique régnante, offrira encore peu d'avantages au médecin qui voit peu de malades; il lui sera impossible de bien approfondir la nature de l'épidémie régnante; cette connaissance ne peut lui être fournie quepar l'examen attentif d'un grand nombre de malades. C'est principalement dans les hospices civils ou militaires, à la suite des armées, surtout, que les maladies épidémiques étendent leurs ravages, sur les malheureux qui viennent y chercher des secours, contre la misère et les infirmités, et qui, le plus souvent, y trouvent le germe d'une foule de maladies; un air presque continuellement surchargé de vapeurs méphitiques, imprégné d'une foule de parties hétérogènes, souvent contagieuses. C'est surtout dans ces lieux de douleur, que s'offrent toutes les circonstances favorables, pour déterminer la nature de la constitution médicale, et les effets de la saison et de l'épidémie régnante sur les affections sporadiques.

L'étude des saisons et de la maladie épidémique régnante, peut être d'une grande utilité, pour le diagnostic des maladies sporadiques en général; c'est ce que nous allons tâcher de prouver, par quelques observations et quelques exemples.

La juste appréciation de l'influence que les saisons exercent sur les maladies, pourra éclairer le diagnostic de nos

affections morbifiques. Les médecins attentifs à observer la nature, ne se sont-ils pas convaincus, que le plus généralement, les maladies prennent le caractère de chaque saison : qu'elles se compliquent avec la bile pendant l'été et l'automne; la pituite pendant l'hiver, et la phlogose pendant le printemps? Qui n'a point remarqué, avec le grand *Stoll*, que la dyssenterie, et plusieurs autres affections qui règnent épidémiquement, se compliquent avec la maladie provenant de l'altération de l'humeur qui prédomine dans chaque saison?

Non-seulement on s'est assuré de l'influence des qualités de l'atmosphère, sur le caractère des affections de l'homme; on on a cru trouver des rapports plus exacts entre telle ou telle qualité de l'air, et telle espèce de maladie. Selon plusieurs auteurs, le changement subit du poids de l'atmosphère, sensible par l'ascension ou l'abaissement du mercure dans le baromètre, doit être suivi de quelque changement subit, dans l'économie animale, qui occasione des morts subites, des vertiges, des apoplexies, des attaques d'épilepsie, de manie, etc. C'est à l'observation, ce guide unique du médecin, à déterminer si ces assertions spécieuses peuvent être admises, ou s'il faut les rejeter parmi les hypothèses qu'enfante tous les jours le désir naturel à l'homme, de trouver de nouveaux rapports entre les objets.

Un des dogmes principaux de la doctrine des anciens, et qui a été confirmé de nouveau par les écrits de *Sydenham* et de *Stoll*, c'est que les maladies qui se présentent dans les différentes saisons de l'année, portent spécialement leur

influence sur tel ou tel organe : c'est la poitrine, qui est ordinairement affectée au printemps ; l'été et l'automne, amènent à leur suite, les maladies du bas-ventre ; et c'est sur la tête, que l'hiver exerce son influence. Ainsi, une fièvre épidémique, qui, pendant l'été et l'automne, porte son action sur le bas-ventre, exerce au printemps, son influence sur la poitrine, qui est alors la partie la plus faible (1). *Sydenham* a observé, que si, pendant une constitution épidémique stationnaire, la toux, produite par quelque changement brusque dans l'atmosphère, irritait le poumon, et l'affectait d'une faiblesse relative, elle déterminait la constitution épidémique, à porter son impression sur cet organe. Cette espèce de pleurésie dépendait des qualités sensibles de l'atmosphère ; mais l'essence de la maladie tenait à la constitution épidémique ; cette dernière agissait pour produire la nature intime de la maladie ; la forme qu'elle affectait, dépendait des qualités de l'otmosphère. Cette considération prouve bien évidemment, que l'essence d'une maladie locale, doit s'étudier dans la fièvre concomitante ; qu'il faut saisir, à travers les fausses apparences, les formes variées que prend la maladie locale, la nature de l'épidémie régnante, qui agit comme cause générale, qui doit être combattue directement.

---

(1) On observe qu'en général, une partie plus faible que les autres, par sa nature, ou par un accident quelconque, qui éprouve une irritation insolite, devient plus sujette que les autres, à recevoir l'impression des maladies de la saison et de l'épidémie régnante.

Il ne sera pas inutile de faire remarquer, comme l'observe très-bien M. *Roucher* (1), qu'il existe quelque analogie, entre les saisons, les âges et la partie du jour qui leur correspond, dans le cours de la révolution annuelle et diurne. Ce rapport se trouve entre la nuit, l'hiver et l'enfance; entre le matin, le printemps et la jeunesse; le milieu du jour, l'été et l'âge viril; le soir, l'automne et la vieillesse (2). Les maladies changent de caractère, offrent momentanément des variétés différentes, selon le changement de température, qui s'opère dans le même jour : une maladie qui, le matin, se présente sous l'aspect bilieux ou pituiteux, offre le soir, le mode phlogistique, surtout si la température, d'australe qu'elle était, devient boréale. Les redoublemens et les rémissions, correspondent aux quatre points cardinaux du jour, le lever et le coucher du soleil, midi et minuit. Les redoublemens, ou exacerbations de quelques fièvres, ont lieu au coucher du soleil : le lever de cet astre bienfaisant vient redonner le calme à la nature opprimée.

Pendant le temps qui unit le printemps à l'été, lorsque la constitution inflammatoire se dissipe, pour faire place à la bilieuse, il paraît des maladies d'une nature mixte, et qui tiennent plus ou moins de celles du printemps, ou de

---

(1) Voyez le chapitre 1.er de son excellent traité de médecine clinique.

(2) *Hippocrate* rapporte, dans son 2.e livre des épidémies, qu'il existe une analogie remarquable, entre l'automne, le soir et la journée.

l'été : on a observé aussi, cette association de la bile et de la phlogose, à la fin de l'automne ; la diathèse bilieuse qui n'a pas encore été entièrement enrayée, imprègne de son caractère quelques maladies, qui tiennent aussi de la phlogose, qu'ont introduite les premiers froids. C'est ici que le diagnostic est douteux et incertain : qu'il est difficile de connaître la nature de l'épidémie régnante; de déterminer quelle est la maladie qu'il faut attaquer la première, et avec le plus de vigueur : dans cette incertitude, dans cet embaras où se trouve le médecin, il doit s'en tenir à son seul et unique devoir, qu'*Hippocrate* a renfermé dans cette courte phrase : *être utile, ou du moins ne pas nuire.* Il doit agir avec précaution, temporiser quelquefois, prendre garde que des cures promptes et heureuses, une sagacité, une prestesse dans le jugement, acquise par la pratique, ne lui fassent avoir recours à des moyens trop actifs, ou trop énergiques. Cette recherche des causes qui n'agissent ni avec la même force, ni avec le même résultat, est, comme l'observe très-bien *Stoll*, dangereuse, sujette à erreur : le jeune médecin surtout agira avec prudence, si allant se fixer dans un pays, il évite les extrémités contiguës des saisons, et leurs passages de l'une à l'autre : il suivra les conseils des meilleurs auteurs, lorsqu'il portera son attention à découvrir quelle des deux diathèses est celle qui domine, et qu'en combattant d'abord l'ennemi le plus actif, le plus redoutable, il se rappellera, que rarement ils attaquent tous les deux, avec la même impétuosité.

Nous avons tâché de démontrer, que l'étude des constitutions des saisons pouvait être utile, pour le diagnostic des maladies en général; nous allons faire voir, que celle des constitutions stationnaires, peut éclairer le diagnostic des maladies sporadiques.

Les observations de *Sydenham* et de *Stoll*, prouvent, à n'en pas douter, l'influence active de la maladie épidémique stationnaire, qui, pendant tout le temps où elle règne, range sous ses lois toutes les autres maladies sporadiques et les force de combattre sous ses étendards.

La connaissance de la constitution régnante, doit faire la base des études du jeune médecin; elle sera pour lui, le fil, qui l'aidera à sortir avec avantage, du labyrinthe des maladies; elle lui apprendra, que les affections sporadiques qui paraissent pendant une constitution épidémique stationnaire, et qui, presque toujours, reçoivent quelques traits, de la maladie épidémique régnante, exigent une méthode de traitement bien différente, de celle qu'on eût employé si elles eussent été simples et sans complication; qu'elles doivent être combattues par la méthode de traitement qui convient à l'épidémie régnante..... Combien d'erreurs doivent donc commettre, dans la pratique de la médecine, ceux qui partent du nom donné à une maladie, d'après deux ou trois symptômes, pour déterminer son espèce réelle, pour proposer le traitement qui lui convient; tandis que le plus souvent, on ne doit avoir égard qu'à la constitution

épidémique régnante, qui seule peut fournir des vues solides, pour connaître et combattte avantageusement les maladies intercurrentes.

Un point de doctrine très-important, et qui ne doit pas être négligé par le médecin, c'est que la saison et la constitution épidémique, ont une influence marquée, sur le développement des causes des maladies. Une même cause, qui, dans telle saison, et sous telle maladie stationnaire, produirait une maladie, en produit une bien différente, pendant une autre constitution. *Stoll* dit avoir vu une cause unique, l'eau froide, bue abondamment, lorsque le corps était essoufflé et en sueur, soit par la marche excessive, ou par un exercice quelconque, produire en hiver, pendant uue constitution de fièvres inflammatoires, une vive inflammation de poitrine : et en été, pendant le règne des fièvres bilieuses, des frissons, l'anorexie, la céphalalgie, l'épigastralgie, en un mot une fièvre gastrique. Ces deux maladies, que l'on combattait différemment, par les anti-phlogistiques, et les anti-bilieux, étaient engendrées par une même cause; mais la saison et la constitution épidémique, n'étaient pas les mêmes.

Nous avons jusqu'ici porté notre attention, à prouver, que l'étude des saisons et des constitutions stationnaires, pouvait servir au diagnostic et à l'étiologie des maladies

sporadiques : essayons de démontrer maintenant, que l'étude que nous recommandons, peut éclairer le pronostic et le traitement des maladies intercurrentes. La température de l'atmosphère a une influence marquée sur la coction et la teminaison heureuse ou malheureuse des maladies. *Hoffmann* et *Huxham* ont observé, qu'elles ne se terminent jamais, d'une manière plus salutaire, que lorsque l'air est sec et serein, et que le mercure se soutient à une certaine hauteur dans le baromètre. Les maladies qui viennent dans leurs saisons respectives, lorsque la constitution de l'année est régulière, sont d'une nature plus douce, leurs crises sont plus faciles, que lorsque les saisons sont irrégulières; que quelques-unes de leurs qualités, pèchent par excès ou par défaut. Plus la température d'une saison s'éloigne de celle qui lui est propre, plus les maladies sont disparates, rebelles, graves, ou meurtrières. L'observation avait appris à *Hippocrate*, que les plus grands, les plus dangereux changemens dans l'atmospère, ont lieu aux époques qu'on est convenu de nommer solstices et équinoxes, surtout pendant le solstice d'été et l'équinoxe d'automne. *Aristote (météorolog. lib. II, cap. 5)* dit que le lever et le coucher de la canicule, sont suivis d'un danger évident, parce qu'ils sont précédés, accompagnés et suivis de grands changemens dans les phénomènes de l'atmosphère. L'on observe assez généralement, et indépendamment des constitutions irrégulières, et en quelque sorte monstrueuses, que l'été produit un grand nombre de maladies, qui sont rarement morrelles; ensuite vient l'automne, puis l'hiver, et enfin le printemps. Les

Constitution autumnale.

maladies de l'automne, sont longues et d'un jugement difficile (1) : pendant cette saison, les mouvemens sont plus incertains, leur détermination plus inconstante ; et, comme le remarque très-bien *Tourtelle*, les forces excentriques et concentriques, dominent tour-à-tour, et souvent se croisent : cette saison est surtout pernicieuse aux vieillards et aux personnes épuisées, parce que leur faiblesse ne leur permet pas de supporter les changemens subits de l'atmosphère. Le médecin viendra alors au secours de la nature, qui, entravée dans sa marche, enrayée dans ses mouvemens salutaires, est souvent prête à succomber sous les efforts multipliés de la maladie, et de l'irrégularité de la température de l'air qui l'aggrave.

Le médecin qui étudiera avec soin la constitution de la saison, sentira toute la vérité de cette maxime, avancée par *Hippocrate* : c'est que les maladies qui augmentent pendant l'hiver, finissent ordinairement l'été prochain : que l'automne est la saison où l'on voit se terminer celles qui ont pris naissance pendant le printemps. Comme *Hippocrate*, il en tirera cette conséquence ; c'est que si une maladie passe la saison à laquelle elle devait finir, elle étendra peut-être son influence, sur l'année entière.

Les saisons ont une influence assez marquée sur le mode de terminaison des maladies : il résulte, des observations

---

(1) *Per autumnum quidem accutissimi lethalissimique morbi, est plurimum ver autem plerumque saluberrimum ac minime lethalis.* Hipp.

d'*Hippocrate*, et des plus grands médecins, que les hémorragies, surtout l'hémorragie nasale, terminent les maladies du printemps, que le vomissement s'observe dans les maladies de l'été et de l'automne ; qu'il faut compter sur les évacuations par les sueurs, pendant l'été et les printemps doux.

Hippocrate, regardait le rapport qui existe entre les maladies, et l'état de l'atmosphère, comme si bien établi, si important pour la pratique de l'art, dont il fut l'inventeur, qu'il admet pour principe, que non-seulement on peut prévoir l'apparition des maladies, par l'examen de la constitution des saisons, mais qu'on peut encore, en observant avec soin les phénomènes des premières, juger d'avance, s'il y aura un changement sensible dans les qualités de l'atmosphère ; prévoir qu'elles seront les pluies, la sécheresse, les vents à venir. Nous avons observé, soit à la clinique médicale, soit à la clinique de perfectionnement, que les hydropisies, les maladies cutanées, et principalement les douleurs arthritiques, s'exaspéraient à l'approche des changemens qui menaçaient de se faire dans l'atmosphère : nous avons vu, à différentes reprises, les malades atteints de douleurs de tête, de poitrine, ceux qui étaient en proie aux affections nerveuses, être affectés très-douloureusement, des variations de l'air. La connaissance de ces phénomènes, ne satisfait pas seulement la curiosité, elle peut encore fournir des vues utiles, pour parvenir à une administration plus heureuse des moyens curatifs : c'est ainsi que de grands médecins ont observé, que dans plusieurs maladies, principalement dans celles

dont nous avons fait mention, aux approches et pendant le temps de la pluie, ou de quelqu'autre changement subit dans l'atmosphère, les médicamens les mieux appropriés devenaient inefficaces, qu'il fallait en augmenter la dose, en varier la combinaison, les modifier de diverses manières, suivant les différentes variations de l'air, présentes ou futures.

La connaissance de la constitution régnante, peut être de la plus grande utilité, pour le traitement des maladies: elle peut éclairer le médecin, sur des point de pratique délicats et souvent douteux. Par des conjectures heureuses, tirées de la connaissance de la constitution de l'année, l'on peut parvenir à avoir des notions assez exactes, sur la nature des maladies sporadiques, qui, à leur aurore, n'offrent, le plus souvent, que des signes douteux, une confusion, qui peut entraîner le médecin dans de grandes erreurs. Cette remarque pourra fournir des vues utiles, pour satisfaire au vœu de *Baglivi*, qui regardait le diagnostic des maladies commençantes, comme une des choses qui manquait à la médecine, et à laquelle il importe beaucoup de remédier. C'est à elle encore, que le médecin devra l'avantage inappréciable, de combattre et d'étouffer victorieusement, un ennemi encore faible; mais qui, formidable bientôt après, braverait les coups les plus terribles, les plus propres à assurer sa ruine.

La méditation des principes que l'on trouve épars, dans

les écrits du père de la médecine, sert à prouver combien il est utile de varier le régime des maladies, dans les différentes saisons de l'année. Dans l'été et la première partie de l'automne, l'estomac étant le plus souvent affecté d'une légère atonie, surchargé par des alimens qu'il ne digère qu'avec peine, le régime doit être plus tenu, les alimens toniques et faciles à digérer : ils doivent être pris en petite quantité, et souvent. Dans le printemps, et pendant l'hiver, l'estomac est plus chaud, les alimens sont digérés avec facilité; ils peuvent être pris en plus grande abondance et avec moins de circonspection.

C'est en réfléchissant sur l'influence des saisons et des constitutions épidémiques, sur les maladies en général, que l'on peut, ce me semble, concilier les auteurs de médecine, sur le traitement d'une maladie, pour lequel ils sont souvent en contradiction. Au premier coup-d'œil, on ne peut qu'être étonné de cette diversité qui règne dans leurs écrits : l'un propose une méthode de traitement, pour une maladie, qu'un autre combat d'une manière différente; mais cet étonnement disparaîtra, lorsque l'on faira attention, que l'histoire des maladies est faite, le plus souvent, par des médecins qui habitent des climats opposés, ou du moins très-différens, pendant qu'il règne une température, une saison, une constitution épidémique bien différentes; ce qui influe sur les divers caractères que prennent les mêmes maladies. Cette considération peut servir à justifier plusieurs auteurs, sur les méthodes de traitement bien différentes qu'ils emploient; elle prouve, qu'il est essentiel de ne jamais

oublier, que les observations des auteurs ne sont appréciables, qu'autant qu'on est soumis au même concours de circonstances physiques et même morales.

Tout ce que nous avons dit jusqu'ici, a eu pour unique but, de faire connaître de quelle utilité, l'étude des constitutions des saisons et de l'épidémie régnante, pouvait être, pour le diagnostic, l'étiologie, le pronostic et le traitement des maladies sporadiques en général. Tâchons de prouver maintenant, par quelques exemples, que la maladie qui règne stationnairement, joue un rôle dans toutes les affections internes ou externes, aiguës ou chroniques, qu'elle tient, en quelque sorte, ces maladies sous le joug, qu'elle leur dicte des lois, et les rend plus ou moins dangereuses et souvent mortelles.

L'étude approfondie de la saison et de la constitution épidémique régnante, peut être de la plus grande utilité, pour le diagnostic et le traitement des affections sporadiques internes : c'est faute d'y porter leur attention, qu'un si grand nombre de médecins commettent souvent des erreurs très-graves : combien de maladies ne prennent-elles point un mauvais caractère, entre les mains des empiriques; l'on voit tous les jours, des fièvres gastriques, des fièvres inflammatoires, qui, par elle-mêmes, n'étaient ni dangereuses, ni nullement malignes, le devenir à un très-haut degré, parce que ne faisant pas attention à la nature de l'épidémie régnante, le médecin s'en laissera imposer par quelques

symptômes, et qu'il adoptera une méthode de traitement contr'indiquée.

C'est faute d'avoir observé attentivement la constitution de la saison et de l'épidémie régnante, que presque tous les médecins qui faisaient la médecine des symptômes, échouèrent dans le traitement de la pleurésie bilieuse, si bien décrite par *Stoll*. Par des saignées répétées, des boissons délayantes, ils occasionaient un grand affaissement des forces vitales : les matières bilieuses, qui croupissaient dans l'estomac et les intestins, n'ayant plus rien qui pût s'opposer à leur action, passaient plus facilement dans le torrent des humeurs : la maladie faisait des progrès rapides, la prostration des forces était à son comble ; pour soutenir les restes d'une vie chancelante, on couvrait le malade de vésicatoires, de sinapismes ; on l'accablait de remèdes stimulans et aromatiques. Mais la malheureuse victime succombait sous les coups de son assassin ; ou si, par un bienfait signalé de la nature, elle résistait à ses armes meurtrières, elle traînait une vie pénible, en proie aux maladies chroniques. Tandis que l'examen attentif de la saison, de l'épidémie régnante et autres circonstances particulières, aurait appris au médecin, que cette maladie était de nature bilieuse ; que l'émétique, administré à propos, aurait, dans un instant, étouffé cette affection, alors peu dangereuse.

A l'aide du flambeau de l'observation, le médecin se convaincra de l'influence de la maladie régnante, sur les

affections externes. L'érysipèle offre, suivant les saisons et la constitution stationnaire, le caractère inflammatoire, bilieux, pituiteux : il demande les remèdes propres à combattre l'épidémie régnante et l'altération des diverses humeurs. Les observations des plus grands médecins, tendent à prouver, que la petite-vérole, la rougeole, et autres maladies éruptives, se compliquent avec la maladie régnante ; qu'elles sont influencées sensiblement par ces dernières. Je serai même porté à croire, avec *Stoll*, que seule, et conservant son essence, sa nature intime, la petite-vérole est toujours une maladie d'un caractère bénin, qu'elle parcourt promptement ses périodes, sans aucun danger : que la complication de la maladie épidémique, change son caractère bénin, et régulier, en maladie quelquefois très-dangereuse, qu'il convient, pour guérir la petite-vérole, de s'assurer si elle est compliquée, par la fièvre stationnaire, et de combattre directement la maladie régnante. N'est-ce pas le vrai moyen d'abattre l'ennemi le plus puissant, pour l'empêcher de porter du secours au plus faible qui tombera bientôt sous nos coups ? Et n'est-ce pas par cette belle théorie, que l'on peut expliquer la multiplicité des méthodes de traitement employées axec succès, contre la même maladie, qui porte le même nom, mais qui offre des caractères bien différens, selon la complication qu'elle subit, de l'épidémie régnante ? N'est-ce pas par elle encore, que l'on peut expliquer, comment les saignées, les émétiques, les purgatifs, les anti-septiques, les toniques, les narcotiques, les sinapismes, les vésicatoires, remèdes si contraires, ont été néanmoins

si utiles dans le traitement de différentes espèces de petite-vérole, et autres maladies éruptives ?

Les maladies chirurgicales, quoique se présentant sous des caractères bien différens, sont modifiées par une cause unique, qui étend son empire sur toutes les maladies. La diversité des saisons et de la maladie épidémique régnante, amène un changement sensible, dans l'état des plaies et des ulcères. L'observation journalière démontre que les ulcères, de bénins quils étaient, subissent une dégénération gangréneuse et maligne, surtout lorsque pendant les chaleurs ardentes de la canicule, après des pluies abondantes, un vent du sud, une température molle, humide et australe, succèdent à la boréale, qui est sèche et froide. Quelques légères que soient les plaies, la maladie stationnaire leur occasione quelquefois un changement désavantageux : elles rendent un pus de mauvaise qualité, cru, ténace, âcre, souvent même, si la maladie régnante est de mauvais caractère, il s'ensuit une dissolution des humeurs, et la gangrène. On a observé, que dans les pays chauds, situés entre les tropiques, les plaies les plus simples, les piqûres de peu de conséquence, occasionaient le tétanos : à l'isle de Bourbon et à Madagascar, les malades qui ont d'anciennes plaies, éprouvent des convulsions, s'ils exposent les cicatrices à l'action du froid. L'ébranlement, les bouleversemens qui accompagnent les désordres extérieurs, tels que les chutes, les luxations, les fractures, les grandes opérations de chirurgie, déterminent des iritations, des douleurs, qui, à la longue, agissent comme causes débilitantes, sur le système nerveux,

et font que le malade est plus exposé à l'action de toutes les causes morbifiques, et surtout à la maladie de la saison et de la constitution épidémique régnante. Une nouvelle maladie ajoutée à ce désordre extérieur, peut rendre la guérison plus longue, plus difficile et souvent même impossible. C'est dans ces circonstances surtout, que la chirurgie, pour obtenir sa pleine efficacité, ne doit point se borner aux secours qui lui sont fournis par la main, et les applcations extérieures: le concours de la médecine interne, doit agrandir la sphère de ses ressources, lui aider à triompher de la maladie, à créer les prodiges de l'art, qui, si souvent, nous étonnent. C'est alors que le médecin doit s'attacher à connaître et à combattre la maladie complicante, par des moyens appropriés; ne jamais perdre de vue que la présence d'une partie irritée, ajoute beaucoup à la gravité de la fièvre. La prudence, la vie et la santé de ses malades, exigent que l'opérateur choisisse, autant qu'il sera possible, le temps favorable, pour faire les opérations; qu'il évite soigneusement que les plaies, les ulcères, soient exposés au contact de l'air extérieur : pour empêcher que les malades atteints d'affections chirurgicales soient influencés par les maladies de la saison et de la constitution épidémique régnante, il faira usage des moyens prophilactiques : les toniques, les anti-septiques, les fébrifuges, seront les remèdes auxquels il devra souvent avoir recours; le camphre, associé au nitre, le musc, l'opium, le quinquina, pourront, suivant les circonstances différentes, produire de grands effets.

Non-seulement les maladies internes et les externes, sont soumises à l'influence des saisons et de la maladie épidémique régnante, les aiguës et les chroniques, subissent aussi divers changemens, selon la manière dont ces causes générales agissent sur elles.

Quel avantage le médecin ne retirera-t-il pas de l'étude approfondie de la saison et de la constitution épidémique régnante, pour le diagnostic et le traitement de l'hémoptysie, cette maladie si funeste aux jeunes gens? Loin de suivre une routine aveugle, loin de s'en laisser imposer par quelques symptômes, il faira ses efforts, pour connaître la nature de l'épidémie régnante; une rougeur intense du visage, les yeux comme injectés, comme gorgés de sang, ne seront pas toujours pour lui des signes pathognomoniques, propres à servir de base à la méthode de traitement qu'il proposera: quoique le pouls et l'état de la chaleur paraissent exiger des saignées répétées, il sera avare de ces moyens, puisque tous ces symptômes, qui paraissent indiquer la phlébotomie, ne sont pas toujours, comme l'observe *Stoll*, des signes de pléthore, ou de disposition à l'inflammation; que l'estomac et les intestins sont plus soumis aux causes de maladie, que le système sanguin, et qu'au moins, dans nos climats méridionaux, celui-ci est très-rarement affecté. Le médecin devra examiner soigneusement, quelles sont les maladies régnantes, si, pendant l'été, sous une constitution de fièvres bilieuses, l'hémoptysie attaque des personnes d'un

tempérament bilieux, que les crachats, aulieu d'être rouges, vermeils, soient teints de bile; le médecin conclura, que c'est une hémoptysie bilieuse : il verra alors, un émétique donné à propos, chasser par le vomissement une grande quantité de matières bilieuses, arrêter, ou du moins modérer l'hémoptysie. Tandis que celui qui n'aurait pas examiné attentivement la nature de la maladie régnante, aurait, en traitant cette hémoptysie, par tout l'appareil anti-phlogistique, forcé son malade d'être la triste victime de sa timidité ou de son ignorance, ou s'il eût resisté aux saignées répétées, on l'aurait vu, traîner une convalescence longue, pénible, plus douloureuse et plus à craindre que la maladie elle-même.

Ne sera-ce point une pratique meurtrière, que d'appliquer une méthode de traitement uniforme, à toutes les espèces de frénésie ? Ne doit-on pas admettre, avec *Stoll*, que ce que l'on nomme frénésie, peut se compliquer avec les fièvres de toutes les constitutions ? Ne sera-ce point suivre la pratique banale, de la tourbe des médecins, que de ne voir dans l'ophtalmie, que la rougeur, la douleur de l'œil, avec un mouvement fébrile, de croire que c'est toujours une même maladie, de proposer la même méthode de traitement, tandis que l'ophtalmie, est ou inflammatoire, ou bilieuse, ou pituiteuse, et qu'elle réclame les moyens propres à combattre ces diathèses et la fièvre concomitante ?

Les maladies aiguës sont caractérisées par une réaction vive, qui détermine promptement la mort, ou une crise

avantageuse ; les chroniques manquent du degré d'action nécessaire à cet effet : ce sont, au fonds, les mêmes maladies ; elles ne diffèrent, qu'en ce que la nature est plus agissante dans les unes, et qu'elle n'agit que faiblement dans les autres.

Je crois devoir observer ici, que quoique l'association de la maladie régnante, avec la maladie chronique, soit souvent nuisible pour le malade, cette complication peut, quelquefois, être suivie de bons effets. Puisque la marche des affections chroniques est d'autant plus lente, que le caractère nerval domine davantage, et qu'il est très-utile de changer les maladies chroniques en aiguës, la saison et la constitution épidémique régnante, introduisant dans l'économie, une altération nouvelle, celle-ci doit faire prédominer telle ou telle diathèse, produire une maladie aiguë, qui, entée sur la chronique, détruira l'état de spasme, l'état nerveux, qui distingue ces maladies et les rend si rebelles ; elle faira ce que l'art tâche d'imiter, en changeant les maladies chroniques, en maladies aiguës (1).

Que devra donc faire le médecin, après s'être assuré de l'influence des saisons et de la maladie régnante, sur les affections chroniques ? Il s'attachera à connaître la part qu'elles ont, dans la formation de la maladie qu'il veut

---

(1) L'on sait qu'*Hippocrate* avait reconnu, combien il est avantageux de changer en aiguë, une maladie chronique, qui a résisté à tous les secours de la médecine. C'est d'après les anciens, que *Celse* a dit (lib. 2, cap. VIII), que la fièvre était d'un grand secours, pour la guérison des maladies chroniques.

combattre ; il modifiera le traitement, suivant la saison et la nature de l'épidémie régnante.

Les saisons et l'épidémie régnante, peuvent par elles-mêmes, déterminer telle ou telle espèce de maladie chronique ; n'est-ce pas pendant l'automne, où les variations de l'atmosphère sont les plus fréquentes, où le froid et l'humide, le chaud et l'humide, se succèdent alternativement ; n'est-ce pas, dis-je, dans cette saison, que l'on voit des rhumes, ou des toux catarrales, long-temps négligés, dégénérer en phthisie pulmonaire, cette cruelle maladie, qui entraîne tant de victimes ?

Le médecin doit modifier le traitement des maladies chroniques, suivant la saison et la nature de l'épidémie régnante. *Stoll* rapporte que quelques phthysiques, qui retirèrent un soulagement marqué, du quinquina, du lichen d'Islande, du poligala, pendant l'été et l'automne, furent tour-à-coup attaqués de fièvre, de douleur de tête ; ils moururent, et offrirent des abcès au poumon ; chez d'autres malades, qui avaient offert une phthisie commençante, et auxquels les remèdes ci-dessus mentionnés avaient été d'abord utiles, puis nuisibles, l'inflammation survint ; ils furent délivrés de cette nouvelle maladie, par les saignées et les boissons émollientes.

Que d'avantages le médecin ne retirera-t-il pas de l'étude des constitutions des saisons et de la maladie épidémique régnante, pour connaître l'influence qu'elles exercent sur les affections écrouéleuses, psoriques et syphilitiques. Le célèbre *Fouquet*, dont l'illustre École de Montpellier

déplorera toujours la perte, avait observé, que le génie des saisons amenait une grande différence, dans la nature et le caractère de la syphilis : que l'on est plus exposé à contracter cette maladie, suivant les saisons, que ces dernières rendaient le virus plus ou moins actif; qu'enfin on pouvait admettre, comme fondée sur l'observation et l'expérience, la division des véroles, en inflammatoires, bilieuses, pituiteuses.

Telle est l'influence des saisons et des maladies épidémiques stationnaires, sur les affections sporadiques en général : tels sont les avantages que le médecin peut retirer, de l'étude des saisons et des maladies stationnaires, pour le diagnostic, l'étiologie, le pronostic et le traitement des affections sporadiques, internes ou externes, aiguës ou chroniques. Si mes Juges me font le reproche d'être enthousiaste de mon sujet, de vouloir trop étendre l'empire que la saison et la constitution épidémique régnante, exercent sur les affections sporadiques, j'aurai l'honneur de répondre à mes illustres Maîtres, que je n'ai fait qu'interpréter, analyser les opinions des Législateurs de notre art; que je suis bien persuadé, que l'étude des tempéramens, de l'idiosyncrasie, de l'âge, du sexe, de la manière de vivre, l'observation de ce qui est utile et de ce qui nuit, et une foule d'autres circonstances, ne soient d'une très-grande utilité pour le médecin; que toutes ces causes ne tendent à diversifier de mille manières, l'influence que les saisons

et la maladie épidémique régnante exercent sur les affections sporadiques (1). Mais il n'en sera pas moins prouvé, que généralement, la considération des températures diverses de l'atmosphère et des maladies épidémiques stationnaires ou régnantes, est de la plus grande importance pour le diagnostic, l'étiologie, le pronostic et le traitement des maladies sporadiques, internes ou externes, aiguës ou chroniques : que cette étude, un peu trop négligée, doit marcher de front avec celles des maladies : que c'est à leur union intime, que le médecin devra le guide précieux, qui lui fera éviter les écueils sans nombre, qu'offre la pratique de la médecine : que c'est à elle enfin, qu'il devra la gloire de marcher sur les traces d'*Hippocrate*, de *Baillou*, de *Sydenham* et de *Stoll*.

---

(1) Sans cette complication, qu'éprouvent les maladies épidémiques, rien ne serait plus simple et plus facile, que la guérison de ces maladies : une même méthode de traitement conviendrait aux affections épidémiques du même genre ; mais il en est bien autrement : chaque malade présente, pour ainsi dire, une maladie différente ; il doit fournir l'indication des remèdes qui conviennent à son état ; ce n'est qu'avec un jugement exercé, de la sagacité, beaucoup de patience, une expérience multipliée et réfléchie, que l'on peut vaincre les difficultés, et se promettre des succès dans la pratique de la médecine.

FIN.